

Refaire l'amour

111 nouveaux mots
pour le coudre à la main

Aux racines, à l'océan et aux étoiles
qui brillent à travers, tant.

À mes filles.

Qu'elles aient le courage et la liberté
d'oser fabriquer leurs souliers.

À nos gestes, à nos mains, et à nos
corps qui se reconnaissent.
De toute façon.

" Je voudrais que tu sois là
Que tu frappes à la porte
Et tu me dirais c'est moi
Devine ce que j'apporte
Et tu m'apporterais toi. "

Boris Vian



C'était l'hiver, presque.

Un matin de Toussaint.

J'ai enfilé mes bottes, je suis descendue du petit camion blanc.
Il faisait gris, un peu mouillé.

Octobre, Bretagne : l'époque où le cœur pèse un peu plus lourd
qu'il y a quinze jours.

*" Ce que je peux faire - je le ferai
Fût-ce de la taille d'une Jonquille - "*

Emily Dickinson
(Traduction Sabine Huynh)

J'enfile mes bottes, donc.

J'y vais.

J'entame ce matin mon premier CCP, comme les initiés disent : un Cours de Conception en Permaculture. Une formation intensive, immersion théorique et pratique dans un monde peuplé de nouveaux repères et de réflexes à l'écart des systèmes conventionnels.

Je suis heureuse d'être là.

J'ai fait ce choix.

J'ai quitté mes fonctions au sein d'un cabinet politique au Parlement européen quatre mois plus tôt, et avant ça j'avais déjà bifurqué sérieusement en lâchant le journalisme de presse magazine pour, justement, accepter ce poste auprès d'un député européen écologiste, de gauche, un solidaire, un engagé. Le rythme était fou, l'actualité aussi. Pendant l'enfer covid, j'avais, avec toute l'équipe nous avons, travaillé comme des acharnés. Pour ma part, j'avais aussi continué de m'occuper seule de mes deux filles, ignorant tranquillement les signaux d'alarmes qui en moi, n'avaient pas manqué de se déclencher : j'avais opté pour l'option sourde, oreille shootée à l'adrénaline, et oreille beaucoup trop têtue surtout. Résultat : au fil des jours, mon énergie avait viré tourbillon. À l'intérieur, ça tournait en boucle en me griffant les boyaux. Entre la Bretagne où j'habitais déjà et Bruxelles (et les autres lieux où j'accompagnais mon chef), l'envie de faire, de créer, est alors montée si fort qu'elle a fini par me faire tomber de ma chaise de bureau. Je voulais engager autrement, par tous les moyens dont je disposais, mon corps, mes mains et mon esprit. Pourtant, mon travail était passionnant, utile même, j'en avais parfois l'impression. Surtout, la personne pour qui je le faisais était - est toujours - un homme peu ordinaire : un ancien maire connecté à la réalité, un politique parvenu à transformer le quotidien des habitants de sa commune grâce à la sacro-sainte transition écologique actionnée

pour une fois, pour de vrai. Un monsieur impliqué pour les réfugiés, qui pour cela avait pris l'État en pleine face et de plein fouet, et qui continuait de résister. De maraudes en frontières, et de luttes désespérées en idéaux blessés, la lumière, brutalement, arrivait chaque fois de la résilience. Précisément : du constat de la résilience. De la démonstration de son existence, de l'expérience de sa puissance : des rencontres, des visites, des témoignages, des moments partagés, des conversations, de l'intime et du collectif, du cœur et des tripes. Au contact quotidien des réfugiés et des solidaires, de toutes celles et ceux qui éprouvaient la résilience dans leur chair - et par là-même survivaient - une conviction s'était enracinée : dans ce monde chaotique, il était possible de " faire " et ce " faire " pouvait se matérialiser de multiples façons. En d'autres termes : si plus rien n'était simple dans le pays des droits de l'Humain - surtout pas le cœur, surtout pas le partage, surtout pas le vivre ensemble, l'écoute, l'empathie réelle - l'espoir, lui, existait.

Permaculture :

Transformer le problème en solution.

Faire avec plutôt que faire contre.

*Observer les ressources déjà
existantes (prendre le temps), puis les
mobiliser pour créer de l'abondance.*

Alors, prélever sa juste part.

Et redistribuer.

Bref, ce travail avait un sens. N'empêche. Au fil des réunions en visio et des textes à écrire, faire par opposition à dire, est devenu pour moi une sorte d'obsession. Faire, pour de vrai : faire ce que je disais, au lieu de dire, seulement. En somme, ne garder que le " faire " de " faire de la propagande ".

Faire, tout simplement.

Avoir assez confiance pour oser cela.

" Les mots ne créent rien, sauf des effets. Notre vision politique héritée de la vision religieuse nous amène à penser que dans tous les cas de figure, le langage est performatif. Non. Il l'est par moments seulement, et faiblement, et pas toujours pour le meilleur. C'est-à-dire : il peut être un instrument de domination. "

*Mariette Darrigrand,
Sémiologue, directrice du cabinet
Des Faits et des Signes*

Alors j'ai arrêté. Ou plutôt, j'ai commencé.
Laisse derrière la vie à mille à l'heure pour essayer d'arriver à la vie, pile à l'heure.
Sans les gestes, sans le corps, les mots ne sont rien.

" Le vrai miracle de l'individuation et de la revendication de la Femme Sauvage, c'est que nous entamons toutes le processus avant d'y être prêtes. Nous entamons le dialogue avec des pensées et des sentiments qui à la fois nous chatouillent et font un bruit de tonnerre. Nous répondons avant même de connaître la langue, avant de savoir à qui nous parlons. Mais c'est ainsi que sourd en nous la Femme Sauvage, comme la louve apprend à ses louveteaux à chasser, à se méfier. Nous commençons à parler par sa voix, à adopter sa vision, ses valeurs. Elle nous apprend à envoyer le message de notre retour aux autres qui sont comme nous.

Voici l'ultime instruction à nous toutes. C'est un vers d'un poème de Charles Simic et je connais plusieurs femmes écrivains qui l'ont placé au-dessus de leur bureau - l'une le porte même plié dans sa chaussure : " Celui qui ne sait pas hurler, jamais ne trouvera sa bande. "

Si vous voulez faire de nouveau appel à la Femme Sauvage, refusez d'être capturée. Avec vos instincts affûtés pour la recherche de votre équilibre, bondissez où vous voulez, hurlez à volonté, laissez paraître vos sentiments, prenez ce qui se présente, courez, dansez. Dansez avec des souliers rouges, mais assurez-vous que ce sont bien ceux que vous avez cousus main. Vous deviendrez une femme pleine de vie, je vous le promets. "

*Clarissa Pinkola Estés
Femmes qui courent avec les loups*

Ce matin d'octobre humide, les bottes dans l'herbe et la truffe dans la bruine, voilà pourquoi je me sens heureuse. Ça fait peur, mais j'ai les pieds au sol et, après plus d'une décennie à écrire dans la presse féminine, suivies d'années dans la presse dite " lifestyle " ; une vie à cocher les cases et à répondre aux injonctions, à jouer le jeu, les jeux, jusqu'à m'autobroyer, c'est ici, maintenant, que je veux être.

Nulle part ailleurs.

" Ce jour-là, j'ai eu le sentiment que la mémoire était une terre. Nous héritions tous d'une terre. Une terre noire et profonde, avec ses sources, ses nappes phréatiques, ses forêts, ses oiseaux, et ses prédateurs. Que pouvions-nous faire à part la cultiver ? Nous pouvions aimer notre mémoire, l'aimer comme une vie plus forte et plus vieille que la nôtre, l'aimer comme un monde, comme un écosystème, ne pas l'empoisonner avec des vieilles rancœurs, puisque la terre est commune, puisque toute frontière n'est jamais qu'une barrière fragile, aléatoire, franchissable. En dessous, tout communique. "

*Isabelle Sorente
Le complexe de la sorcière*

Devant la grande salle de cours en bois, nous sommes désormais une vingtaine. Les formateurs Hoël et Yves sont arrivés. Le coin de nature où nous sommes est merveilleux, c'est un écolieu traversé à cette heure - celle du café qui fume - par un rayon de soleil qui indique précisément que tout ira très bien. Je le sais dans mon corps, que tout change aujourd'hui.

Tout change maintenant.

Page 3 de mon carnet, je note : " L'artisanat, c'est se réappropriier le monde. C'est fabriquer. C'est un art (comprendre : un investissement de sa sensibilité personnelle, de sa créativité, dans n'importe quelle activité). " Tout à coup, j'entends : Faire, comme fabriquer. C'est par là qu'il faut aller. Même en étant journaliste, autrice ou écrivaine, c'est ça le chemin, c'est ça la clé. Ça n'a l'air de rien, mais cette prise de conscience est gigantesque et mon cœur est secoué. Le carnet fait plus de cent pages, je pourrais retranscrire ici chacune d'elles tant cette plongée dans la théorie permacole m'a chamboulée. " Permaculture " : le terme est à la mode. Des dizaines et des dizaines de livres sont parus, des tas d'articles aussi. Même YouTube s'en est emparé. Pour la grande majorité, il s'agit d'une méthode de jardinage, un type d'agriculture, un truc un peu flou. Une histoire moitié Amish-lampe-à-huile, moitié bobo-bio. Le sujet est parfait pour remplir les contextes " verts " des médias : ça, personne n'est passé à côté. Pourtant - et nous, les stagiaires, sommes bouleversés de le constater - la permaculture est infiniment plus qu'un système de culture de tomates cerises sur balcon ou de buttes et lasagnes au potager.

" On ne cultive que l'eau et le soleil "
Principe de permaculture

Dans ma tête, les analogies fusent. Les verrous sautent. C'est comme tout à coup voir très clair, avec brutalité : arracher un gros pansement bien collé sur la peau. Pour les autres stagiaires, c'est pareil : nos émotions, nos sensations, l'indicible ; la conscientisation nous pousse à ébullition. Si, comme nous venons de l'apprendre : " la surabondance crée la fin des interactions ", alors la seule chose qu'il nous reste à faire, maintenant, est de revenir à l'essentiel.

C'est tout.

Faire tomber les œillères.

Ralentir le rythme, observer.

Autoriser l'instinct.

Autoriser le temps.

Réapprivoiser le brut. La matière. La nature.

Agir, alors, depuis d'autres angles.

Retrouver confiance en nos propres capacités.

Savoir notre autonomie possible.

Prendre la responsabilité de nos vies.

Tisser seul, et tisser ensemble aussi.

Écotone : zone de transition écologique et de contact entre deux écosystèmes. Une lisière, une mangrove, par exemple. Territoire d'une immense richesse précisément parce que tout s'y rencontre et par là-même, s'agrade. Une frontière, avant que les hommes s'en mêlent. Imaginons : Que se passerait-il si, au lieu de planter des barbelés, nous étions capables de voir la cicatrisation noble, le terreau créé, les forces unies et les richesses produites ?

Voici ce que je décide, pour moi, désormais :
Fabriquer du sur-mesure.
Apprendre à aimer l'imparfait.
Apprendre à recevoir, apprendre à donner.
Pour cela, se réappropriier un langage, et peut-être même,
l'inventer.
C'est ainsi qu'on arrive à ces 111 mots.

*" Pourquoi je fais de la sémiologie ? Pour
augmenter la liberté critique, mais aussi
pour transmettre les liens d'appartenance à
la culture, aux cultures. Pour permettre de
prendre des distances avec les codes, avec
ce que l'on nous impose, mais aussi pour
mieux savoir d'où l'on vient. "*

Mariette Darrigrand

Durant le Cours de Conception en Permaculture, les formateurs avaient accordé beaucoup d'importance à la transversalité de leur art. Pour eux, c'était une sorte de science. Une façon de vivre, un outil. Une systémique. Elle pouvait s'appliquer à tout, tout le temps. Ainsi, avaient-ils expliqué, " un projet permacole (pouvait) par exemple être de réécrire le dictionnaire. " En clair : il ne s'agissait pas seulement de cultiver la terre, puisqu'on pouvait tout cultiver.

Forcément, c'est là que mon cœur s'était mis à tambouriner. Il s'était mis à me hurler dessus, mon cœur, parce que ce qui était soudain verbalisé si simplement était une intuition que j'avais depuis des mois : pour changer de braquet,

sans doute fallait-il commencer par sculpter, rendre plus bruts, plus proches de la matière, nos mots. Sortir des définitions du capitalisme - lesquelles dézinguaient nos existences et nous asservissaient sans même que nous nous en rendions compte (" progrès ", " réussite ", " travail ", " temps ") -, démaquiller nos paroles, dissoudre les enrobés visqueux, décrocher les masques. S'autoriser à s'approcher de la moëlle. S'autoriser la légèreté, aussi. Sourire. En quelque sorte : faire narration résiliente pour pouvoir remettre un mot devant l'autre et prétendre, à nouveau, à une vie apaisée, sensée, heureuse. Au moins un tout petit peu.

" Le mot n'est qu'une convention. Il est fortement chargé d'idéologie : c'est sa définition même. L'idéologie, c'est précisément le logos qui génère une certaine représentation. Une idée, une image. Tout mot cristallise donc une vision du monde. Cette vision, il est toujours nécessaire de la questionner, de chercher à capter si l'on est d'accord ou pas, de voir si d'autres visions alternatives peuvent entrer quand-même dans le mot, de s'interroger : le mot a-t-il été popularisé à travers une étymologie fausse, ou complètement politique, voulue par le capitalisme, l'hygiénisme, peu importe... ? Oui, ce travail est absolument nécessaire. Il a toujours été réalisé par certains esprits. "

Mariette Darrigrand

Respiration.

La formation s'est achevée. L'hiver est installé.

Le jardin dort.

Je suis à la maison, à mon bureau.

Ce matin-là, j'écoute la chronique quotidienne d'une femme chamane, Gislaine Duboc. Elle parle des Inuits, et du fait qu'ils ont des tas de mots pour désigner la neige. Instantanément, les notes que j'ai prises durant le stage se superposent : " Pour survivre, voir d'abord le positif, le bien, le beau, puis le communiquer. " C'est noté à peu près au milieu de mon carnet, et surtout, c'est gravé indélébile dans mon crâne : ça m'avait fait comprendre ce matin tout humide d'octobre qu'après tant de colère et de désespoir, il allait falloir laisser la place à la lumière. Ou : pour être en mesure de nourrir et protéger nos cœurs et nos racines, il allait falloir accepter tout ça, déjà. Ce qui est bel et bien là, beau, vivant.

Avant tout.

Et puis alors, nommer.

" Réinvestir les mots est passionnant. Pas au nom d'une nouvelle domination, mais en vue d'une réconciliation. Pour moi, le langage est fait d'abord pour ne pas se taper dessus et pour exprimer, pour ouvrir des possibles. Il faut critiquer le langage, le décaler, toujours l'ouvrir, même le mot le plus doxique, le plus représentatif de la doxa, peut porter de la fraîcheur en lui. "

Mariette Darrigrand

Fabriquer un langage pour retrouver, ensemble, un sol réparé.

Pour construire des vies qui aiment, qui célèbrent, qui respectent.

Des vies qui reconnaissent.

Des vies qui reçoivent et qui donnent, des vies qui s'amuseⁿt malgré tout.

Pour les poils qui se hérissent.

Pour les émotions vécues, partagées.

Pour la douceur, pour la tendresse.

Pour ce qui Est.

Pour l'amour : être en mesure de le faire, de le refaire.

Vraiment.

" Mais il arrive parfois, tant la vitalité que cela possède est obstinée, que sous tous les édifices que le mot Amour a dressés, sous les palais somptueux, les musées, les vieilles demeures délabrées, en partie délaissées, les prisons, les asiles d'aliénés, les maisons de retraite, les modestes pavillons, les gratte-ciel superbes... qu'à travers tout ce marbre, ce ciment, ce verre et ce béton, soudain, comme dans un monde encore intact et innocent, quelque chose d' à peine perceptible... venu d'où ?... se dégage... et ne trouvant sa place nulle part, aucun mot n'est là pour le recevoir... vacille... et puis dans ces mots, les plus modestes et discrets qui soient, les plus effacés... la couleur du ciel... le goût de l'orangeade ou du café... dans les espaces vides en eux s'abrite et porté par eux s'élève... doucement palpite. "

*Nathalie Sarraute
L'usage de la parole*

Ces 111 mots sont une bribe, un interstice.

Un premier pas.

Ils ont été dictés par mes antennes, qui comme les vôtres captent parfaitement, pour peu qu'on les libère, les ondes de la vie.

" Le langage peut ouvrir, générer. Il peut être reçu comme un cadeau. Il peut être une main que l'on accepte et qui invite : veux-tu devenir créatif avec moi ? "

Mariette Darrigrand

Nous avons juste besoin de nous.

Nous avons juste besoin de faire, fabriquer, avec nos mains, avec nos cœurs, avec nos invisibles, avec nos ombres et nos passés coupables, avec notre chemin, avec nos cris, avec nos terreurs, avec nos obsessions, avec nos retards, avec nos chutes, avec nos douleurs, avec nos ventres vides, avec nos peaux tatouées, avec nos os brisés, avec nos trajectoires stoppées nettes, avec nos virages imprévus, avec nos haltes imposées, avec nos absences, avec nos manques, avec nos inconsciences, avec nos lunettes qui aveuglent et nos horaires obsolètes, avec nos montres trop remontées, avec nos trains loupés, avec tout ce que l'on ne pardonne pas, avec ce que l'on pardonnera.

Avec tout, de nous.

Faisons-nous confiance.

Faisons-le maintenant.

Nos mains, tenant.

*Permotculture : nom féminin.
Action de trouver les mots, quitte
à les inventer. Pour redonner du
sens à l'histoire qu'on construit
jour après jour, et à toutes les
histoires qu'on a envie de réparer.
Pour réussir à dire, enfin, ce que
jusque-là, on parvenait seulement
à tressaillir. Pour avancer sans
détruire. Pour re-vivre. Et rêver.*

Je remercie Clémentine, ma sœur. Ma partenaire de travail et de création. C'est elle qui signe la conception graphique et technique de cet ouvrage. C'est elle qui est là, avec moi, toujours, le cœur en premier et les bras grands ouverts. Si mes textes deviennent matière, c'est parce qu'elle me donne la main.

Mariette, ma rock star

Gwenn, mon chêne

Aurélie, ma fée

Nathon, mon renard

Annie, ma mèreveilleuse

De m'avoir soutenue si fort tout au long de la naissance de ces mots.

Soley et Vanille, mes louves lumineuses,
mes filles aimées plus fort que fort, pour toujours
et bien, bien plus encore.

Et Lei, ma fidèle. Toujours là pour me réchauffer.

Cet ouvrage a été imprimé en France,
à Saint-Brieuc, par l'Atelier B.8, sur du papier Arena Smooth
250g, Arena Rough 90g, et pour 10 cartes,
du Biocycle Chlorophylle 300g.

Le coffret a été créé sur-mesure, à Rennes,
par l'Atelier des boîtes.

La conception graphique a été réalisée par
Clémentine Lamblin, antidotcom.com

En janvier 2024

Avec Âmeour

— studio-racines.fr —